

# I

## L'inconnue ou la mystérieuse

*Si une lettre est une âme écrite, un regard est l'âme elle-même.*

Balzac,  
*Lettre à Zulma Carraud, 1831.*

*Et l'on parle du premier amour ! Je ne connais rien de terrible comme le dernier : il est strangulatoire.*

Balzac,  
*Les Ressources de Quinola, 1842.*

La correspondance, c'est un croisement, un échange, une migration qui passe d'une chose, d'un lieu ou d'un monde à l'autre, une communication intervallaire entre les personnes, les sexes et les désirs, une vibration tendue, discordante ou harmonieuse, hardie ou défiante, un mouvement qui consonne à merveille avec la comédie humaine, mais aussi, plus singulièrement, avec l'aventure des sens qui ne sont pas figés dans leur spécialité vu leur capacité analogique, avec la souplesse des comportements qui doivent s'adapter aux contingences ou bifurquer, en produire de nouvelles pour offrir à la liberté effective et innovante mise en mesure de répondre, un appui ramifié, une battue affermie et un champ élargi d'application

illimité par le désir et l'espérance, susceptible d'une expression verbale ou manuscrite elle-même transmissible.

Toutefois, Balzac ne désirait en rien poursuivre une franche correspondance avec une personne qui lui demeure inconnue. Certes, le mystère est apprécié par ceux qui échangent des pensées délectables, mais voilà, l'inconnu n'est pas le mystère, comme l'affirme l'écrivain à Louise, une correspondante inconnue et qui désire garder l'anonymat sans que, semble-t-il, il soit jamais levé : « l'échange des sentiments et des idées me semble impossible entre deux personnes inconnues ; il y a au fond de cela quelque chose qui sent la tromperie, qui engendre au milieu des plus douces pensées, la défiance... J'ai toujours pensé que tout est possible et calme sous la protection du mystère..., mais le mystère n'est pas l'inconnu »<sup>1</sup>. Balzac, dans une autre lettre adressée à Louise, redoute toujours « une des cent mystifications qui m'arrivaient par an »<sup>2</sup>.

1. Cf. Honoré de Balzac, *Lettres à Louise* (1836-1837), in *Correspondance*, Paris, C. Lévy, 1876, tome I, p. 343-373 ; ici Lettre V, p. 351-352 (dans le texte, le 3<sup>e</sup> membre de la citation précède le second) ; voir aussi *Correspondance*, tome II, 1836-1841, éd. Pierrot, Paris, Gallimard, Pléiade, 2011 (le corpus est constitué de 23 lettres autographes). Cité désormais *BL*.
2. Balzac, *Lettre à Louise*, VI, *BL*, p. 355. Notons qu'une dizaine d'années auparavant, F.-R. de Chateaubriand (1768-1848) avait lui-même entretenu une correspondance d'une durée ininterrompue de deux ans (jusqu'en juin 1829) avec une dame dont il ignora la physionomie et l'âge, au point qu'il prit pour une jeune femme une dame de cinquante ans (Marie-Louise d'Hauteville, marquise de Vichet, 1779-1848), laquelle se garda bien de le détromper, non sans tourments toutefois ! « Votre écriture est toute jeune, lui écrit-il le 24 novembre 1827, la mienne est vieille comme moi » (*Un dernier amour de René : correspondance de Chateaubriand avec la Marquise de V...*, éd. T. de Wyzewa [Teodor Wyzewski, né à Калуш, en Ukraine, en 1863], Paris, Perrin et Cie, 1903, p. 11). De son côté, la marquise écrit au vicomte, le 23 octobre 1828 : « Ma vie s'est passée tout entière à désirer votre affection et à fuir votre présence » (p. 168). Mais elle formule cette prière, dès le 4 mars 1828 : « je ne veux plus que vous me nommiez votre *inconnue*, ce mot me glace le sang » (p. 74, souligné dans le texte). Finalement, comme attendu, le charme initial de l'incognito se transforme en mélancolie : « il y avait d'abord du charme dans cette amitié adressée à quelque chose d'inconnu, mais ce charme, à la longue, devient une espèce de désespoir », reconnaît Chateaubriand (13 juin 1828 ; p. 121). Avant une ultime évolution que signale l'inconnue à celui qui est devenu ambassadeur à Rome (États Pontificaux) : elle constate que ses

Et malgré tout, Balzac ne refuse pas de correspondre avec plusieurs inconnues. Et s'il poursuit parallèlement sa correspondance avec une comtesse ukrainienne qui garda initialement son anonymat, c'est non seulement parce qu'il apprécie les aperçus et les sentiments qui s'expriment dans ses premières lettres et qu'il considère comme ne pouvant être contrefaits, mais parce que l'anonymat est rapidement levé, sans effacer le mystère, la puissance intérieure et strangulatoire éprouvée à l'occasion des échanges renouvelés.

Néanmoins, la correspondance amoureuse de Balzac, essentiellement avec la comtesse Ewelina Hańska — les autres correspondances ayant été égarées ou détruites pour l'essentiel, sauf une trentaine de lettres, la plupart sous forme de brouillon, adressées à M<sup>me</sup> de Berny au début de leur liaison, et une vingtaine de lettres plus tardives de la *Dilecta* à Honoré —, une telle correspondance, dis-je, même si elle n'est jamais impersonnelle ou passe-partout, ne peut être considérée comme un accès transparent à son rédacteur, malgré l'abondance des autographes, sauvés *in extremis* des ordures, irréductibles aux correspondances arrangées, censurées, mutilées, réécrites, falsifiées jusqu'à produire des faux, comme l'oseront notamment Georges Sand ou la sœur de Nietzsche<sup>3</sup>.

lettres usent à présent d' « une sorte de style anonyme, comme si elles ne s'adressaient à personne. Vous n'y parlez plus de vos sentiments pour moi. Vous ne répondez pas aux miens. Tous les détails en ce qui vous concerne en sont sévèrement bannis. Hélas ! pour qui donc les réservez-vous ? » (8 novembre 1828 ; p. 178). Cette évolution, nous la retrouverons dans la correspondance de Balzac avec « Louise ». Sachant toutefois qu'à la même époque où Chateaubriand correspondait avec sa marquise qui le devinait, le vicomte entretenait une relation avec une autre « inconnue », s'ajoutant aux *connues* comme M<sup>me</sup> Récamier...

3. Même Ève de Balzac s'est livrée à la réécriture constante des lettres reçues de Balzac (321 publiées en 1876 ; les 39 lettres de 1848 étant omises), pour se donner le beau rôle et s'adresser des éloges emphatiques, comme s'il fallait encore en ajouter à ceux de Balzac. Heureusement, 414 autographes adressés à Ewelina, sur 444 lettres, sont conservés. Mais en 1858, Laure Balzac avait également *arrangé* les lettres de son frère à sa famille.

Aussi immense soit la correspondance avec la comtesse ukrainienne, elle n'est pas seulement une vaste et morne plaine sans plis ni reprises — dont les redites inévitables conduisent parfois à Balzac à se résumer drastiquement, fût-ce pour se défendre d'un papillonnage imputé : « je puis vous écrire pendant six mois, je ne vous dirais qu'un mot : je travaille »<sup>4</sup>. Déclaration d'amour, car le travail balzacien cherche à éponger la dette, à éprouver le sérieux du désir, à se rendre digne de l'amour et de l'union nuptiale par la gloire littéraire ! Pour autant, cette correspondance surabondante, résumable en un mot<sup>5</sup>, ne donne point un accès transparent à ses pensées intimes, à ses sentiments les plus secrets — Balzac éprouve d'ailleurs des difficultés à trouver les mots, les idées susceptibles de peindre ce qu'il éprouve ; secrets que nous cacheraient également ses romans trop enclins à satisfaire les attentes du réalisme masculin ou les tendances idéalistes, sauf exceptions notoires qu'il nous faudra examiner, de ses plus fidèles et enthousiastes lectrices<sup>6</sup>.

4. Honoré de Balzac, *Lettre à M<sup>me</sup> Hańska*, L. 107, mars 1831, in *Lettres à Madame Hańska*, éd. R. Pierrot, Paris, R. Laffont, 1990, tome I (1832-1844), p. 301 ; cité désormais *BH*, suivi du numéro de la lettre, de la datation par Pierrot et de la page ; la tomaisson sera indiquée seulement s'il s'agit du tome II (1845-1850).
5. Cf. la similitude et la différence avec D. Diderot, *Lettre à Sophie Volland*, 14 juillet 1762, éd. J. Varloot, Paris, Gallimard, 1984 : « Je vous écris depuis deux heures cette longue lettre, ennuyeuse épître que vous aurez bien de la peine à déchiffrer. Passez... Il n'y a d'important que ces derniers mots, c'est que je compte sur votre tendresse et que la mienne finira avec ma vie ». Balzac se réfère plus ou moins directement à quelques lettres envoyées à Sophie Volland, comme celle du 8 oct. 1760 dans *Beatrix*, in *La Comédie humaine*, Paris, Gallimard, Pléiade, 1976, t. II, p. 730 ; mais également dans *BH*, L. 133, 22 janvier 1838, t. I, p. 436. Voir aussi, plus généralement, sur les rapports Balzac-Diderot, mentionné nommément à 32 reprises dans *La Comédie Humaine* : V. Le Ru, « La loi des forces vives. Balzac lecteur de Diderot », in *L'Année Balzacienne*, n° 15, Paris, PUF, 2014/1, p. 43-56 ; F. Girard, « Balzac : une lecture sélective de Diderot », in « Vers un Dictionnaire critique des lecteurs de Diderot », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 50, 2015, p. 257-262.
6. « Jamais je n'ai trouvé de mots, d'idées pour peindre ce que j'éprouve ! pour les livres, oui, ; mais pour les accidents de ma vie, oh non... je ne sais que vous dire, aussi, j'irai vous voir... » (Balzac, *Lettre à Zulma Carraud*, 4

Si Balzac, dans sa correspondance, demeure longtemps allusif ou ambigu touchant l'aspect charnel, voire proprement spirituel de l'amour (malgré une certaine ruse lexicale, une emphase séductrice)<sup>7</sup>, il affiche dans ses premiers grands écrits romanesques non seulement la recherche dramatique de la vérité absolue, de l'amour pur ou de l'Idéal, menant à la folie ou à la mort, mais l'amour physique *dérégulé* qui semble devoir conduire, selon lui, à la majorité des crimes : « aucune passion d'honnête femme, pas même celle d'une dévote pour son directeur, rien ne surpasse l'attachement de la maîtresse qui partage les périls des grands criminels. La passion est presque toujours chez ces gens, la raison primitive de leurs assassinats. L'amour excessif qui les entraîne *constitutionnellement*, disent les médecins, vers la femme, emploie toutes les forces morales et physiques de ces hommes énergiques »<sup>8</sup>. Pareille théorie, Stendhal se l'était déjà appliquée à lui-même : « il y a des mo-

janvier 1831, in *Correspondance*, Paris, Gallimard, Pléiade, tome I, 2006, L. 31-1, p. 327). Cité désormais BC, suivi de la tomaisson s'il ne s'agit pas du volume I, du numéro de la Lettre et de la page. Le propos de Balzac, bien que plus radical et plus "voyant", n'est pas sans généalogie : « Ce Je vous hais n'est qu'un mot et... ce Je vous aime est un sentiment bien vrai. Il faut que je parle comme tout le monde. On ne se fait pas toujours une langue propre à son cœur », écrivait déjà Diderot à Sophie Volland, le 20 avril 1762.

7. Mais l'emphase fait à ce point partie de la passion, amoureuse en particulier, que parler d'emphase implique déjà un regard extérieur dépassionné. L'exagération est le langage ordinaire de l'amour. En ce sens, il n'y a pas d'exagération en amour : « L'amour est le seul sentiment qui ne puisse être exagéré, écrit V. Hugo à sa fiancée. Tu m'ordonnerais demain, pour t'amuser, de mourir, que je devrais t'obéir à l'instant » (8 janvier 1822). Et si toutes les lettres d'amour semblent trop courtes à la personne amoureuse — qui compte les lignes de chaque page, et parfois chaque lettre en ces lignes (20 août 1822) —, il n'y a pas de lettres trop longues, même si elles semblent parfois nécessiter un résumé : « Il faut me résumer, chère amie, tu te perdrais dans cette immense lettre » (V. Hugo, *Lettres à la fiancée, 1820-1822*, Paris, Payot, 2017, p. 147 ; *Lettre du 8 janvier 1822*).
8. Balzac, *Splendeurs et misères des courtisanes*, IV : *La dernière incarnation de Vautrin* (Paris, 1847) — *Les Grands Fanandels*, in Balzac, *La Comédie humaine*, Paris, Gallimard, Pléiade, 1977, tome VI, p. 833 ; cité désormais BCH, suivi des mentions de l'année, du tome et de la page.

ments, dans les longues soirées solitaires, où, s'il était besoin d'assassiner pour vous voir, je deviendrais assassin »<sup>9</sup>.

Ce discours qui s'appuie en apparence sur une rationalisation médicale de la déviance à partir d'une anomie sexuelle, consonne surtout, en réalité, avec le prestige de l'énergie pléthorique dont l'intensité est valorisée par l'esprit transgressif de l'esthétique romantique transformant le monstrueux en sublime. Auquel s'ajoute, dans le chef de Balzac, la mission artistique de dévoiler l'envers, les *causes secrètes* de l'endroit : « il (l'artiste) est tellement intime avec les causes secrètes qu'il s'applaudit d'un malheur, qu'il maudit une beauté ; il loue un défaut et défend un crime »<sup>10</sup>. C'est pourquoi nous gardons toujours une forme d'attrait voire de sympathie pour les malfrats ou les fous balzaciens.

Et une pareille nébulosité touchant l'esprit se maintient, même au sein d'une correspondance qui n'est pas programmée pour être publiée, comme de nombreuses négligences l'attestent : « hélas ! mon ange aimé, je vous ai, depuis cinq ans surtout, toujours écrit à la hâte, entre deux épreuves, sans avoir jamais pu relire, comme je viens de le faire, le lendemain, ce que j'avais écrit la veille, ou relire ma lettre avant d'aller la jeter à la poste. Aussi, tout ce que vous avez reçu de moi est-il si spontané que vous avez dû remarquer des redites.

D'abord, poursuit Balzac, il y en a une que vous entendrez toute votre vie. Je n'ai même pas le temps d'arranger mes phrases, et jamais on n'a mieux lu dans une âme que vous le faites en lisant ces lettres. Seulement, pendant longtemps, et encore à présent, il y a un coin de mon âme sur lequel je suis forcé de laisser un voile, et vous savez pourquoi. Lorsque vous aurez trouvé le moyen de me donner la sécurité, je vous écrirai à cœur ouvert, et vous connaîtrez un cœur qui est tout à vous

9. Stendhal, *Lettre à Matilde Viscontini*, Varèse, 7 juin 1819, in Stendhal, *Lettres d'amour*, éd. V. Del Litto, Seyssel, Champ Vallon, 1993, p. 78-79.

10. Balzac, "Des artistes", *La Silhouette*, 25 février 1830, in *Œuvres diverses*, Paris, Gallimard, Pléiade, 1996, tome II, p. 715.

et qui vous est caché. Je ne puis donner carrière à mes sentiments dans aucun cœur, pas même le vôtre... Il me semble que le temps me manquera »<sup>11</sup>. Ainsi, après dix ans d'échanges, le romancier se dit toujours forcé de garder encore voilée une part de lui-même, mais c'est bien la correspondance elle-même qui formule clairement cette contrainte.

Les lettres intimes, même écrites à la diable, ne sont pas toujours si limpides qu'elles se donnent, implicitement ou non, y compris les aveux de négligence, de hâte mais aussi de spontanéité, parfois avec une insistance problématique<sup>12</sup>. Si ces lettres sont envoyées à une personne élue, elles peuvent être lues par une petite société de lectrices ou par des proches comme la fille de M<sup>me</sup> Hańska, voire le mari d'Anna. Même lorsque Diderot adresse ses lettres à Sophie Volland, elles peuvent être lues par sa sœur, voire par leur mère, et même un petit entourage de Dames. À tel point que certaines lettres sont adressées directement aux « bonnes amies » ou explicitement réservées à Sophie — « Lettre pour vous et pour vous seule, entendez-vous ? »<sup>13</sup> — ou à Ewelina : « pour vous seule » précédant les pages réservées dans une même lettre<sup>14</sup>. Ce qui reflète un usage ancien, encore pratiqué par André Gide, de lecture faite à haute voix pour un petit cercle amical.

De surcroît, les lettres échangées entre Honoré et Ewelina forment, en l'occurrence, une correspondance de bout en bout soumise à un contrôle multiple qui excède celui du mari plus âgé ou de l'entourage immédiat de la correspondante, car il s'opère par les organismes de censure français, allemand,

11. *BH*, L. 173, 20 déc. 1842 ; p. 624. Cf. aussi, Diderot, *Lettre à Sophie Volland*, 20 mai 1765 : « Quand serais-je donc délivré de toute autre occupation que celle de vous plaire ? Jamais, jamais. Je mourrai sans avoir pu vous apprendre combien je sais aimer ».
12. Cf. Diderot, *Lettre à Sophie Volland*, 30 septembre 1762 : « Je vous écris cela à la hâte... Je ne sais plus que vous dire. Je suis accablé de fatigue ». Toutefois, on s'aperçoit en lisant cette lettre, d'une hâte ralentie par le soin !
13. Diderot, *Lettre à Sophie Volland*, 2/3 mars 1766.
14. *BH*, L. 428, 11 juillet 1848 ; t. II, p. 901 (6 pleines pages « réservées ») ; voir aussi L. 430, p. 921 ; L. 431, p. 931.

autrichien ou ceux de la Russie tsariste, pouvoir despotique régentant cette Ukraine où réside la correspondante de souche polonaise.

Le côté éthéré que l'on découvre ci et là dans la correspondance doit aussi s'éclairer par cette exigence d'une expression conventionnelle sinon neutre de la passion amoureuse, littéraire et financière ; retenue qui marque aussi bien Balzac que la comtesse ukrainienne, et pas seulement parce qu'elle en serait restée à un idéalisme initial anesthésiant ses envies. L'expression de la passion affective et sensuelle pour un jeune écrivain — fulgurante, emportée et virulente, inattendue seulement en apparence —, très peu de temps après la mort de Balzac, en est un signe, même si cet amour-là conserve des traits d'un amour noble, maternel et même mécénal, qui finira par exaspérer l'amant « réaliste »<sup>15</sup>.

Après plus d'une décennie d'échange épistolaire, cet aspect, trop souvent occulté des choses, apparaît crûment : « vous saurez cela quelque jour, écrit Balzac à Ewelina Hańska, car je n'ai jamais pu vous écrire à cœur ouvert ; j'ai toujours été gêné ; vous n'avez pas compris que j'avais des mondes de choses à dire, qui ne se disent que de cœur à cœur, et j'étais grondé »<sup>16</sup>.

La correspondance n'est pas seulement un échange de lettres qui se croisent, une manifestation intime, une forme de miniature, une présence, une puissance qui devrait être constante, car elle souffre des distances et des tiers indésirables. Songeons à ces « lettres que l'on ne veut pas profaner en les lisant devant un tiers, et que l'on cache dans son sein... pour en rompre le cachet dans le silence de la solitude »<sup>17</sup>. Balzac lui-même écrivait à Ewelina : « impossible de lire le reste

15. Voir notre chapitre VI.

16. *BH*, L. 172, déc. 1842 ; p. 621.

17. *Lettre d'Ève de Balzac à Champfleury*, n° 24, 20 juin 1851, in Madame Honoré de Balzac, *Lettres inédites à Champfleury*, éd. Uffenbeck et Fudakowska, Paris-Genève, Slatkine, 1989, p. 77. Cité désormais *EBC*, suivi du numéro de la Lettre.



de ta lettre devant la mégère [sa gouvernante qu'il dénomme Louise de Brugnol] »<sup>18</sup>.

En sus de cela, il y a les risques d'une interception vampirique buvant l'encre comme le sang, d'un chantage, d'une suite de scandales — comme après le suicide de Rubempré, correspondant de tant d'amoureuses dans le grand monde et dont les lettres se retrouvent entre les mains du mégalo-mane Vautrin ; risques d'un drame social, familial ou conjugal, voire des bouleversements d'alliances, d'arrangements financiers et politiques. Il y a, de surcroît, les avatars d'une perte du courrier, des retards intolérables, des contretemps cruels — des lettres retournées à l'expéditeur, des lettres égarées, abrégées, diminuées en nombre, reprises, réécrites, déchirées, enterrées (*Une Ténébreuse affaire*), sinon brûlées volontairement<sup>19</sup>, voire par mégarde pour allumer le feu. Ajoutons à cela les turbulences de l'humeur avec leurs conséquences notoires, sans oublier les circonstances qui peuvent durcir subitement un être délicat<sup>20</sup>, voire le montrer naturel lorsqu'il joue la comédie, comme la duchesse de Langeais.

À vrai dire, il ne faut se faire aucune illusion sur la correspondance entre amoureux. Bien qu'eux-mêmes guettent sans cesse l'une ou l'autre lettre, se lamentent du moindre

18. BH, L. 279, jv. 1846 ; II, p. 150.

19. Cf. F.-R. de Chateaubriand, *Vie de Rancé*, Paris, Delloye, 1844, L. IV : « On rougit en pensée des folies que l'on a confiées au papier ; on voudrait pouvoir retirer ses lettres et les jeter au feu ». Voir aussi, non pas à l'occasion d'un amour qui finit, mais à l'occasion d'un amour qui commence : V. Hugo, *Lettres à la fiancée*, Paris, Payot, 2017, p. 52 : « Je voulais reprendre ce que je t'avais écrit dans un instant de colère et de découragement » (*Lettre à Adèle Foucher*, 25 mars 1821). Même velléité chez Alexandre Dumas, car il s'agit moins ici de s'épargner une honte personnelle que d'éviter une contrariété chez sa correspondante : « Quelle lettre je t'ai écrite ! Mais aussi ma tête n'était pas à moi... Mon Dieu ! Comme elle va te faire de la peine, si je pouvais la rappeler » (*Lettre à Mélanie Waldor*, c. 29 octobre 1827, in A. Dumas [père], *Lettres d'amour*, Paris, Payot, 2019, p. 55).

20. Ce qui peut le faire apparaître parfois cruel à tel point qu'on ne reconnaît plus son correspondant : « La cruelle lettre que tu m'as écrite n'est pas de toi » (14 décembre 1821 ; V. Hugo, *op. cit.*, p. 109).

retard —avant du moins que la lettre soit un jour redoutée, devenue soudain ou insensiblement un devoir fastidieux de réponse, une fois que charbonnent ou s'éteignent les feux de l'amour —, ils s'efforcent souvent de se rassurer par une loi générale : « mais laissons aller les courriers à leur gré ; aussi bien ils ne pourraient jamais aller au gré de notre amour. L'homme passionné voudrait disposer de la terre entière »<sup>21</sup>.

Contingences auxquelles peuvent s'ajouter de grandes fatigues, des lassitudes, des diversions, des biais, des incompréhensions, des décalages de dialogue — au moment où Balzac écrit une lettre pleine de tendresse, il reçoit une lettre de M<sup>me</sup> Hańska qui lui inflige sa froideur<sup>22</sup>. Sans oublier les lettres que l'on croyait envoyées et qui se retrouvent en dessous ou en dedans des feuillets du roman en cours, voire ces lettres que Balzac commence et laisse inachevées, parfois durant deux mois ! Et ces lettres qui ne trouvent plus leur destinataire, parti sans laisser d'adresse, devenu délirant, disloqué ou tout simplement décédé.

Que dire encore des duplicités, des restrictions mentales ou de hardis mensonges, voire des lettres comme simples exercices d'amour et de style<sup>23</sup>, des silences ravageurs, des compositions discontinues de la vie ou des personnes en mosaïques, des maquillages, des négligences, du style appris, du verbiage, des exagérations et autres enfantillages, du vide sémantique<sup>24</sup>

21. Diderot, *Lettre à Sophie Volland*, 14 juillet 1762. Situation inchangée même avec les courriers numériques ; ils ne sont jamais à la vitesse requise au gré des amoureux ou au diapason de l'amour. Sans parler des *bugs*, des virus, et autres pannes informatiques ou électriques...
22. Voir l'anachronisme et l'anatopisme relevés aussi par Diderot, *Lettre à Sophie Volland*, 26 octobre 1760 : « Je cause un peu avec vous comme un voyageur à qui son camarade disait, Voilà une belle prairie, et qui lui répondait au bout d'une lieue, Oui, elle est fort belle ».
23. Cf. G. Flaubert, *Lettres à Louise Colet*, Paris, Payot, 2017, p. 43 : « J'ai passé mon après-midi à t'écrire... À dix-huit ans... j'ai écrit pendant six mois des lettres pareilles à une femme que je n'aimais pas. C'était pour me forcer à l'aimer, pour faire du style sérieux... » (Lettre du 8 août 1846).
24. Par contre, l'enrichissement sémantique trahit souvent une mutation affective, une banalisation, un affaiblissement voire une mort de l'amour : « les

où retentit l'amour qui se dit et redit *ad nauseam*<sup>25</sup>, au point que cela nécessite parfois un long recueillement pour déployer la diversité de sentiments que l'unique amour réveille dans le cœur<sup>26</sup>. Sans toujours éviter les automatismes ou de longues causeries, mais syncopées, voire inutiles entre gens mis en confiance : « c'était l'amour dans toute sa naïveté, avec ses interminables causeries, ses phrases inachevées, ses longs silences »<sup>27</sup>. Dans une lettre à sa sœur Laure, Balzac avance une raison essentielle lorsqu'il *enfantille*, suivant le verbe qu'il utilise dans sa correspondance depuis ses vingt ans — le désir de rester au plus près de son propre esprit : « j'enfantille, mais que veux-tu ? Je ne t'écris pas une lettre méditée ; c'est à même mon esprit ; aussi ne t'étonne pas si je bats la campagne »<sup>28</sup>.

Ce code romantique de celui qui prétend être au ras de son esprit, code partagé par ses deux sœurs, cette convention de l'homme qui laisse libre cours à ses facultés de sentir, à

lettres... se remplissent de nouvelles, de descriptions, de choses étrangères » (Chateaubriand, *Vie de Rancé*, *op. cit.*, L. IV).

25. Comme chez Diderot dans sa correspondance à Sophie Volland : « mon amie, il n'y a de bonheur pour moi qu'à côté de vous. Je vous l'ai dit cent fois et rien n'est plus vrai » (1 octobre 1759).
26. V. Hugo, *Lettres à la fiancée*, *op. cit.*, p. 289 : « Tu ne sais pas, chère amie, après quel long recueillement je commence ces lettres ; il me semble que lorsque je m'entretiens avec toi, je ne puis fouiller assez profondément dans mon âme. Si je n'écoutais que ma pensée éternelle, si je laissais courir ma plume, je t'écrirais sans cesse que je t'aime et toujours que je t'aime, tandis que je m'applique à t'exprimer tout ce que cette seule et grande idée réveille de sentiments dans mon cœur ; autrement, ces lettres, Adèle, seraient toutes les répétitions les unes des autres » (20 juillet 1822). Parfois, néanmoins, la tentative de diversification de l'unique sujet avorte : « J'ai oublié ou négligé ce qui devrait faire le sujet de cette lettre », écrit Hugo, car la jalousie amoureuse le tenaille et l'emporte (1<sup>er</sup> novembre 1821 ; *op. cit.*, p. 83-84). Et même à la fin de sa vie, lorsque le poète prétend écrire pour la première fois ce qu'il a dit secrètement plus de mille fois, il n'y a rien d'inconnu pour sa correspondante : « Cette prière que j'ai dite des milliers de fois [Ô Dieu faites-nous vivre ensemble à jamais...], je l'écris pour la première fois. » (31 janvier 1872, in V. Hugo, *Lettres à Juliette Drouet*, Paris, Fayard, 2001, éd. Gaudon, p. 261).
27. Balzac, *La Vendetta* [1830], in *La Comédie humaine*, Paris, Gallimard, Pléiade, 1976, tome I, p. 1092 (cité désormais BCH).
28. Balzac, *Lettre à Laure Surville*, 12 août 1819, in BC, Lettre 19-2, p. 14.

l'expression *primesautière*, à l'inachevé, au risque des négligences du premier jet, des fautes, des redites, voilà qui est plus d'une fois repris au cours de la correspondance de Balzac, et pas seulement de sa correspondance amoureuse, dès sa prime jeunesse. Code que l'on voit poindre dans les lettres d'amour de M<sup>me</sup> de Sévigné à sa fille — à propos des riens de la conversation du grand monde et de son désir que sa fille ne polisse pas ses lettres : « gardez-vous bien d'y toucher, vous en feriez des pièces d'éloquence »<sup>29</sup>. Souci que l'on retrouvera chez Sand (ses prétendus « griffonnages »)<sup>30</sup> ou Zola, même chez le jeune Flaubert !

Redites, sans doute, mais avec des variétés de langage qui en ôtent parfois toute la monotonie : « ils... dépensaient dans

29. Madame de Sévigné, *Lettre à M<sup>me</sup> de Grignan*, Paris, 6 juin 1672, in *Lettres de M<sup>me</sup> de Sévigné, de sa famille, de ses amis*, éd. Ch. Nodier, Paris, Ledentu, 1838, tome I, p. 238 B, Lettre n° 261.
30. Diderot se pique aussi de *griffonnage*, et même de « griffonnage d'auberge », et cela plusieurs fois dans une même *Lettre à Sophie Volland* (17 août 1759). V. Hugo également : « Si tu peux lire ce griffonnage... » (16 février 1822 ; *Lettres à la fiancée*, *op. cit.*, p. 197, et *passim*). Et pourtant Hugo, médite, lit et relit ses lettres. Quant à Juliette Drouet, qui écrit très bien et dont la correspondance amoureuse est plus vaste et intéressante que celle dont elle est la destinataire, connecte le motif de la répétition fatigante dans les lettres d'amour, l'enfantillage amoureux et les gribouillis : « Tu veux que je t'écrive... même quand j'ai le cœur navré et le découragement dans l'âme. Je t'obéis. Mais si tu m'en croyais tu me permettras de supprimer ces gribouillis quotidiens qui n'ont jamais été bons à grand-chose sinon à te donner la mesure de ma stupidité et à te fatiguer d'un amour absurde à force de se répéter et de se multiplier sans rime ni raison... Il est inutile que nous continuions ce petit enfantillage amoureux dont aucun de nous ne sera la dupe » (Juliette Drouet, *Lettres à Victor Hugo*, Paris, Fayard, 2001, éd. Blewer et Gaudon, p. 79 ; Lettre du 9 février 1842). Bien plus tard encore : « à force de paraphraser de tendresse et de baisers tes adorables petites lettres quand je les lis, j'oublie quand j'y réponds dans mes gribouillis de te parler des choses les plus douces... » (J. Drouet, *ibidem*, p. 221 ; Jersey, 5 janvier 1855). Ces milliers de lettres (plus de 18.000 conservées ; plus de 14000 actuellement accessibles en ligne) de Juliette adressées à un seul être, chose unique dans l'histoire, mériteraient des études systématiques. Quant à Franz Liszt, il griffonnera lui aussi sur le bateau en partance pour l'Angleterre : « En attendant je lis *Faust* en suivant encore de l'œil intérieur la blanche et pâle figure que j'ai vue s'éloigner au matin, le cœur plein de larmes » (*Lettre à Marie d'Agoult*, Douvres, 23 novembre 1840).

ces secrètes idylles des trésors de langage en devinant les plus douces exagérations, les plus violents diminutifs trouvés par la muse antique des Tibulle et redits par la poésie italienne »<sup>31</sup>. Trésor de langage ou gemme du rien silencieux, soit dit sans antithèse : « il demeura presque béant, songeur, admirant la vicomtesse, mais ne trouvant rien à lui dire »<sup>32</sup>. Je n'ai rien à te dire, écrira précisément Bettina von Arnim à Goethe ; l'important, à ses yeux, c'est que la feuille de papier à lettre, même restée blanche, arrive dans les mains de celui qu'elle aime, libre à lui d'y transcrire ce qu'il veut, ainsi que nous le lirons plus loin !

Ce qui recoupe un propos bien antérieur de Diderot à Sophie Volland : « je continue à vous parler, sans savoir si je forme des caractères. Partout où il n'y aura rien, lisez que je vous aime » (10 juin 1759). On relèvera seulement que Bettina laisse plus de loisir au *rien* que le philosophe français donnant le code pour le déchiffrer. Il est vrai qu'il n'y a aucune véritable réciprocité intime entre Goethe ayant atteint la soixantaine et celle qu'il appellera d'ailleurs le « Taon insupportable » (*leidige Bremse*)<sup>33</sup>, la jeune séductrice cherchant la plume du grand Paon. Par contre, le *rien* des lettres de Sophie Volland enflamme Diderot<sup>34</sup> !

En tout état de cause, l'emphase verbale et passionnelle — « j'y veux (dans ma correspondance) ... te confier jusqu'à mes sentiments les plus extrêmes »<sup>35</sup> —, les enfan-

31. Balzac, *L'Enfant maudit* [1831-36], in *BCH*, 1979, tome X, p. 948.

32. Balzac, *La Femme abandonnée* [1832], in *BCH*, 1976, tome II, p. 477.

33. Goethe, *Lettre au duc Carl August von Sachsen-Weimar*, 13 septembre 1826 : « Diese leidige Bremse ist mir als ein Erbstück meiner Mutter schon viele jahre sehr unbequem ». Dans son *Tagebuch* daté du 7 août 1830, Goethe écrit qu'il a écarté l'exaspérante M<sup>me</sup> von Arnim : « Frau Arnim Zudringlichkeit abgewiesen ».

34. Cf. Diderot, *Lettre à Sophie Volland*, 7 octobre 1760 : « les dix lignes où vous me dites qu'il n'y a rien dans vos lettres, valent mieux que toutes les miennes ».

35. Balzac, *Sténie ou les erreurs philosophiques* [1820-21], in *Œuvres diverses*, Paris, Gallimard, Pléiade, 1990, tome I, p. 719. Voir encore Diderot : « vous ne manquez pas de dire que je suis extrême en tout ; je ne sais si cela est

tillages et le langage appris sont le lot des lettres d'amour : « cette page... », constate Balzac, va finir par ressembler aux compliments qu'on apprend par cœur aux petits enfants pour leurs parents »<sup>36</sup>. À vrai dire, tout cela peut plaire et plaît souvent aux amants qui excellent dans les lieux communs et la répétition : dis-moi que tu m'aimes ! Redis-le, encore, encore... C'est le lieu de redire après Balzac et avec le Dr Lacan, provocateur : « quand on aime, il ne s'agit pas de sexe » (*Séminaire*, 12 déc. 1972)<sup>37</sup> ! Mais d'inscription du verbe, de son incorporation, d'*en-core* ! Même si parfois l'épistolier redoute malgré tout la répétition niaise, ces riens qui font pourtant la trame des lettres d'amour, mais aussi de haine enrôlant les plus futiles prétextes ! Même en craignant la niaiserie, l'épistolier redit précisément ce qu'il craint de répéter : « je ne puis te parler de ce qui m'entoure. Je ne te parle que de toi et de moi, de notre passé et de notre avenir. Puis je crains de me répéter, de te dire niaisement que je t'aime »<sup>38</sup>.

aussi généralement vrai de moi qu'on pourrait le croire ; mais en tendresse, en attachement, en estime, en respect pour vous quelque extrême qu'on veuille me supposer, je ne ferai mentir personne » (*Lettre à Sophie Volland*, 11 novembre 1760). Une fois de plus, on constate que personne ne peut se passer d'un point de fermeté ou de fixation. Et plus l'esprit est critique ou habile à montrer l'envers de l'endroit en toutes choses, plus il réclame une forme d'absolu amoureux, d'extrémisme affectif, de moralisme de l'honnête homme ou du cœur quasi infaillible dont la naïveté est sidérante — « il est bien rare que le cœur mente » (Diderot, *Lettre à Sophie Volland*, 18 oct. 1760) — ou encore un moralisme universaliste du respect comme on le voit chez Kant. Non seulement le cœur ment souvent, y compris à lui-même (cf. « la mauvaise foi » sartrienne), mais le corps ment (comme dans l'hystérie). Le plus radical des esprits critiques continue de marcher, supposant qu'il croit à la fermeté du sol et à sa capacité de se promener ou à celle des autres pour le conduire. Chez Balzac, la fermeté du sol, c'est aussi la surestimation du Travail subjectif, de la Famille, autant que du Trône et de l'Autel objectifs.

36. *BH*, L. 362, janvier 1847 ; II, p. 503.

37. Voir déjà Balzac : « Un véritable amoureux ressemble à un eunuque, car il n'y a plus de femmes pour lui sur la terre ! Il est mystérieux... », *La Cousine Bette* (1846-47), in *BCH*, 1977, tome VII, ch. CXIV, p. 408.

38. A. Dumas, *Lettre à Mélanie Waldor*, 19 juin 1830, in A. Dumas, *Lettres d'amour*, Paris, Payot, 2019, p. 84. La crainte peut naître également de ce que la répétition du *je t'aime* paraisse d'autant plus niaise qu'elle demeure